

Laval théologique et philosophique



Du nouveau sur Pascal

Auguste Viatte

Volume 3, Number 1, 1947

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019784ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019784ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Viatte, A. (1947). Du nouveau sur Pascal. *Laval théologique et philosophique*, 3(1), 123–125. <https://doi.org/10.7202/1019784ar>

Du nouveau sur Pascal.

Est-il dans la destinée de Pascal que ses meilleurs interprètes soient paradoxalement des incrédules ? Aucune de ses éditions ne vaut l'édition Brunshvicg; et la découverte la plus sensationnelle faite à son sujet depuis Brunshvicg vient d'être publiée par M. P.-L. Couchoud, qui était connu jusqu'ici surtout par un ouvrage contre l'existence de Jésus-Christ et par la direction d'une collection violemment antichrétienne. Il donne, dans la revue *La Nef* de décembre 1947, une étude qui renouvelle en grande partie ce que nous savons des *Pensées*.

La découverte de M. P.-L. Couchoud concerne les «liasses» de Pascal. On trouva les papiers de Pascal sur la religion — écrit son neveu Étienne Perier — «tous ensemble enfilés en diverses liasses»: M. Couchoud s'attache à cette phrase, négligée par ses devanciers, pour établir que les inédits du grand apologiste, quoique «sans aucun ordre et sans aucune suite», avaient subi un commencement de classement; Pascal les avait enfilés, suivant l'usage du temps, sous différentes rubriques que désignait un papillon. Les trous d'enfilure se voient encore. Depuis, en 1711, les fragments ont été collés pêle-mêle dans le registre que possède la Bibliothèque Nationale. Mais nous avons une copie antérieure, dont M. Couchoud établit qu'elle a été faite liasse par liasse. Elle nous permet de reconstituer ces dernières. Les vingt-sept premières portent un titre, qui est bien de Pascal (deux papillons conservés l'attestent); les trente-quatre autres sont beaucoup plus disparates, bien qu'on y puisse reconnaître deux groupes entrecroisés — vingt-trois postérieures au plan de l'*Apologie* et qui représentent le travail de recherches en vue de celle-ci, onze qui remontent aux années précédentes. Enfin la famille Perier n'avait pas fait copier un certain nombre d'écrits personnels ou polémiques, qui d'ailleurs peuvent comporter des chefs-d'œuvre comme le *Mémorial* du 23 novembre 1654 ou le *Mystère de Jésus*.

Tout cela serait déjà bien intéressant. Mais il y a mieux. A côté des fragments ordinaires, tous dissemblables, M. Couchoud constate la présence de vingt-trois grands feuillets de même format, qui renferment chacun un discours continu et couvert de ratures. Continu, mais non complet: souvent un feuillet commence ou finit au milieu d'une phrase, «preuve que d'autres feuillets ont existé et ont été perdus»; un même morceau (sur la double condition de l'homme) se trouve morcelé entre deux liasses, «preuve qu'un ensemble a été désagrégé pour être remployé dans des liasses nouvelles»; un titre (*Seconde partie: Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice*) ne coïncide pas avec le plan de l'*Apologie*, preuve qu'il s'agissait primitivement d'un autre écrit. Duquel ?

D'après des considérations chronologiques, M. Couchoud établit qu'il s'agit d'un *Discours de la Condition de l'Homme*, composé en 1657 et 1658.

Il aurait fourni la matière d'un exposé à Port-Royal, exposé auquel renvoie la mention *A P. R. pour demain*. Et c'est de cet exposé que résulterait sans doute le dessein d'une apologétique plus étendue. «Il est à supposer, conjecture M. Couchoud — ici nous sommes dans le domaine de l'hypothèse, mais qu'il faut reconnaître très probable —, qu'après les éloges dus à la science et à la piété du nouvel apologiste, ou M. Arnauld, ou M. Nicole, ou M. de Saci put lui faire observer que la belle preuve qu'il avait tirée mieux que personne de la double condition de l'homme n'était pas suffisante. Elle rendait la Religion probable. Elle faisait souhaiter qu'elle fût vraie. Il restait à montrer qu'elle *est vraie*. Pour cela il faut bien en venir aux preuves traditionnelles qui sont les prophéties de l'Ancien Testament, les miracles du Nouveau, les figures, les preuves particulières de Moïse et de Jésus-Christ, la perpétuité, la morale chrétienne, etc.» Et comme Pascal a pu faire lui-même ces réflexions, c'est alors qu'il se serait lancé dans l'entreprise beaucoup plus vaste que la mort devait l'empêcher d'exécuter.

Le *Discours* comprenait notamment, dans sa première partie, le célèbre morceau sur la place de l'homme entre les deux infinis; dans la seconde, les passages sur la justice, sur le divertissement, et sur les lois; dans la troisième, le chapitre des «puissances trompeuses» sur l'imagination, et la discussion des pyrrhoniens et des dogmatistes; le tout avait pour conclusion l'argument du pari, qui, simple introduction dans l'œuvre définitive, constituait auparavant l'aboutissement de toute l'argumentation du *Discours*. — Bien des aspects des *Pensées* s'expliquent ainsi, et en particulier l'impression que nous avons d'un pessimisme insistant sur la misère de l'homme sans Dieu beaucoup plus que sur les bienfaits de la Rédemption: non que ces deux parties soient tellement disproportionnées numériquement (la première, jusqu'au fragment 434, compte 217 pages de l'édition Hachette, la deuxième 186 pages); mais parce que la première renferme beaucoup plus de morceaux suivis et originaux, tandis que la deuxième se compose en grande partie de notes et de citations. C'est que la première utilisait les fragments d'un discours achevé, et que la deuxième, abordée plus tard, restait à l'état de matériaux et de projet. Mais nous aurions tort, on le voit, de juger Pascal d'après ces apparences, et au contraire il importe de savoir qu'il a lui-même constaté les lacunes de sa première argumentation et que la suite devait occuper la place essentielle dans son apologétique définitive.

Pourra-t-on, après l'édition du *Discours de la Condition de l'Homme* qui va paraître chez Albin Michel, «esquisser une édition possible des *Pensées* (plus exactement des *Papiers* de Pascal) qui serait fondée sur leur rangement chronologique»? M. Couchoud, à qui nous empruntons cette phrase, paraît y songer. Il est certain que nous devons renoncer à retrouver le plan de l'*Apologie*, que Pascal n'avait pas encore arrêté sauf dans sa division en deux grandes parties, auquel il apportait sans cesse des modifications («il faut mettre, dit-il par exemple, au chapitre des *fondements* ce qui est en celui des *figuratifs*»), et dont les fragments conservés ne peuvent

donner aucune idée adéquate; il est également certain que disposer ces fragments dans un ordre cohérent mais arbitraire, comme l'ont fait certains éditeurs bien intentionnés, c'est substituer sa propre logique à celle de Pascal. Mais faut-il pour autant, comme Brunschvicg, se borner à grouper les *Pensées* suivant leur thème et à reconstituer ainsi «le monde de Pascal»? Si précieux qu'ait été ce travail, il n'est pas impossible de l'approfondir. La lecture du texte nous indique que certains passages procèdent d'autres, qu'ils les développent ou leur font allusion; l'étude du manuscrit, de son aspect physique, de l'écriture, permettrait souvent de les dater approximativement, suivant la méthode dont M. Couchoud nous donne un avant-goût. On verrait ainsi, non ce qu'aurait été l'*Apologie* pour cette bonne raison qu'elle n'a jamais existé, mais la façon dont Pascal avançait vers elle; dont se sont précisées, enrichies, complétées, ses conceptions religieuses, et l'on parviendrait peut-être à saisir sur le vif le cheminement de sa pensée.

AUGUSTE VIATTE.
